

verlag die brotsuppe

Impressum

© der Texte bei den Autorinnen und Autoren
des textes, les auteures et auteurs des textes

Konzept, Redaktion / Concept, rédaction
REGINA DÜRIG

Support / Soutien
URS ENGLER, FABIENNE KUPFERSCHMID

Lektorat / Lectorat
REGINA DÜRIG, CLARA GUDEHUS

Übersetzung / Traduction
CLARA GUDEHUS, LEÏLA PELLET,
CHRISTOPH ROEBER

Korrektorat / Correction
ELISABETH GILLES, DOMINIK SÜESS

Gestaltung / Graphisme
AFFOLTER SAVOLAINEN

verlag die brotsuppe, 2017
ISBN 978-3-03867-000-1

HKB
Hochschule der Künste Bern
Haute école des arts de Berne



Wir bedanken uns bei allen Korrespondenz-Schreibern für ihre Zeit und Offenheit, bei der Sophie und Karl Binding Stiftung, die die Korrespondenzen und die Umfrageauswertung finanziell unterstützt hat, und beim Publikationsfonds der HKB, der die Produktion dieser Publikation ermöglicht hat.

Wir danken natürlich auch allen, die den Kollektivtext geschrieben haben: Ihr habt euch auf eine Idee eingelassen, die genauso gut ins Fortscheitern hätte kippen können. Dass dies nicht der Fall war und wir, im Gegenteil, diese wunderbare Publikation machen konnten, ist euer Verdienst. Merci infiniment!

Nous remercions tous les participant-e-s à la correspondance pour leur ouverture et leur disponibilité, nous remercions la fondation Sophie et Karl Binding, qui a soutenu financièrement les correspondances et l'évaluation du sondage, et le fonds de publication de la HKB, qui a permis la réalisation de cette publication.

Nous remercions bien sûr aussi celles et ceux qui ont participé au texte collectif : vous vous êtes engagé-e-s dans un projet qui aurait aussi bien pu basculer dans un « échouer encore ». Cela n'a pas été le cas et c'est grâce à vous que nous avons pu produire cette formidable publication. Vielen herzlichen Dank !

Institut littéraire suisse (ed.)

FORT \triangleright SCHREIBEN

Schweizerisches Literaturinstitut (Hrsg.)

ECRIRE \triangleright ENCORE

Ach, ist das adrett, so eine unbewohnte Initiale, so ein Anfang, leichthin gesetzt und überaus unzweifelhaft, so eine absolut geglückte Mutwilligkeit. Ein Anfang wie Anissamen, Aberglaube, Aporie. Aber auch: Anvertrauen, Achtsamkeiten, Abendland. «You are not leaving. You have just arrived», hat A. gesagt. Wir standen in ihrer Bibliothek und da waren die Buchrücken und wir und die Form, in der der Putz auf der Hauswand gegenüber sich abzublättern entschlossen hatte: Alligator, rachenoffen. >

reglose Reptile, sieh'
die Bücher meiner Kindheit
dicht neben den Halbgelesenen
manche haben mich verschlungen
andere verschonten mich
stoisch markieren sie
ein Zeitalter vor dem Wort
gleich geblieben seit der Kreidezeit
Büchergestell ein fossiles Skelett
setzt Staub an, Partikel
die sich unbemerkt von uns abschuppen
wir treten näher, wirbeln Stille auf
du ziehst eins heraus
und streichst ihm über den Kamm
Lücken, verrückte >

Le livre absent

Il était là, je l'avais rangé là, quelqu'un a dû me le prendre, ou alors je l'ai prêté et on ne me l'a pas rendu. Il s'agit pourtant d'un livre introuvable. Sans doute un vol car jamais je n'aurais prêté un tel livre, et il avait une bonne raison d'être rangé ici, dans le coin des livres introuvables que je ne prête pas.

Il y a désormais un trou dans ma bibliothèque de quatre cent quarante-cinq – maintenant quatre cent quarante-quatre – ouvrages. Je n'ai pas eu besoin de tous les recompter, il en manque un et un seul, cela se voit comme l'absence de nez au milieu de la figure. Dans cet espace, il y a tout juste la place pour un livre et c'est exactement l'emplacement réservé à ce livre introuvable dont

je vous parle – vous ne l’auriez pas vu par hasard, un livre à couverture jaune plutôt souple, il me semble, avec le titre en caractères gras bleus ou noirs ? Vérifiez quand même si vous ne l’avez pas chez vous, on retrouve parfois des choses insoupçonnées, vous le reconnaîtrez au premier coup d’œil, il a été imprimé sur les presses Ferruzzi à Fiesole en Italie, le papier est reconnaissable entre mille, le format particulier, plus grand qu’un livre de poche, plus petit qu’un livre grand format, volontairement plus large pour qu’on remette facilement la main dessus, vérifiez, on ne sait jamais.

C’est idiot, le nom de l’auteur ne me revient pas. C’est un livre que Proust n’a pas pu écrire, on le saurait sinon, que Kafka aurait brûlé, un livre impossible pour Flaubert, c’est vous dire quel livre c’était, et puis Radiguet est mort trop tôt ; quant à Madame de La Fayette, on est sûr de rien. C’est un livre que Tristan Blanc serait incapable d’écrire. Y avait-il seulement un nom sur la couverture qui d’ailleurs n’était peut-être pas jaune mais blanc cassé, beige ou grise ou cyan, difficile de savoir maintenant que je ne l’ai plus sous les yeux. Vous voyez certainement de quel livre je veux parler. On avait placé dans les annexes le roman à partir duquel les brouillons avaient été écrits. Le livre allait dans tous les sens et regorgeait d’histoires sans début, sans milieu et sans fin. L’histoire d’une planète sans vie à cause d’une obliquité insuffisante. L’histoire d’un homme d’affaires pressé qui avait réglé son horloge de telle manière que l’aiguille des secondes trottait dans un sens et celle des minutes dans l’autre. Je me souviens aussi de l’histoire de cet astronome du premier siècle, Caecus, qui proposait des constellations et des astérismes un brin plus complexes que ceux que nous avons aujourd’hui, ne tombant pas dans la facilité de relier les étoiles entre elles au seul prétexte qu’elles sont proches ou semblablement lumineuses, juste pour dessiner des casseroles vides et des ours trop maigres. Je vous en aurais volontiers dit davantage mais sans le livre, c’est difficile à expliquer.

Je ne vois que cela, le trou au milieu de ma bibliothèque. J’ai beau serrer tous les livres d’un côté ou de l’autre de la bibliothèque, restera toujours ce trou, cette béance, cet espace infini et angoissant qui me le rappelle. Tous les autres livres perdent de leur intérêt, comme si sa disparition entraînait la leur. Le vide qui guette ma

bibliothèque s'élargit. Je parcours les autres livres pour retrouver une formule du livre absent ; parfois les auteurs, sans le savoir, écrivent les mêmes phrases. Avec un peu de chance, on pourrait le reconstituer en lisant les autres. Mais ce serait trop long. J'appelle tous les auteurs à plagier ce livre introuvable afin qu'il nous soit rendu.

J'imagine avec jalousie la bibliothèque qui le contient, remplie de ce seul livre triomphalement dressé, ou la benne à papier qu'on s'apprête à recycler, ou le meuble de télévision auquel il manquait un pied et que le livre supporte. Ah, si vous aussi, vous aviez pu le lire. >

J'ai pensé au livre disparu, celui qui a déserté sa bibliothèque. Au départ, mon attention n'a été qu'effleurée par l'évocation de son absence. Puis, après quelques heures, la fugue de l'ouvrage a accaparé toutes mes pensées, une obsession lente et visqueuse, qui poisse les rouages du raisonnement. Quel était ce livre, déjà ? Son propriétaire décrit le recueil par tout ce qu'il n'était pas. Comme dépouillé de son souvenir, il n'a pas été capable de le décrire. Le bouquin avait été rangé là, pendant des années, sans que quiconque n'y prête attention, puis il avait disparu. Il avait déserté l'étagère, et avait rendu fou son propriétaire. Du pôle rationnel du quotidien où rien ne vient inquiéter, il avait basculé dans le pôle inverse, hallucinatoire de celui qui a été dépouillé. Il tente à présent de naviguer entre les deux bornes, afin de reconstituer l'historique de la disparition. Pourtant, il n'y arrive pas, il ne le sait pas. Comment nommer l'absence. Je me suis demandé pourquoi cet enlèvement m'avait causé un tel trouble. Et je me suis rappelé du journal. Le mien, celui avec la couverture noire cartonnée. Celui que je tenais depuis plusieurs années. Celui dont les pages étaient constellées de tâches de rouge et de café. J'avais terminé de remplir les pages de ce cahier thérapeutique quelques mois auparavant et je l'avais glissé dans une étagère entre deux livres, afin de préserver son intimité et de le garder sous la main, au cas où. Un jour, je suis allée chercher le journal. J'y avais consigné toutes mes peines provoquées par l'absence. À une certaine époque, j'étais même passée experte dans l'analyse du manque et beaucoup venaient me consulter à ce sujet, en quête de conseils à

propos de gestion de la démenche ou de tolérance à la douleur. Je voulais y trouver la réponse, comprendre pourquoi l'on oublie le visage de celui qui disparaît. Le journal manquait. J'étais persuadée de l'avoir conservé à l'endroit que j'avais en tête, mais il n'y était pas. J'ai conscience que ma mémoire peut me jouer des tours, je fais parfois les choses sans y prêter attention et rien ne s'imprime dans mon système de mémorisation, dont les performances avoisinent celles d'un poisson rouge. J'ai fouillé chaque cachette de la maison avec une ferveur frôlant la panique. Je ne l'aurais pourtant jamais cherché si je n'avais pas su pour le livre. Et puis, après avoir cambriolé toutes les chambres, je me suis écroulée sous le couperet d'une illumination. On me l'avait volé.

Je ne sais plus ce que j'avais écrit dans le journal, et aujourd'hui, un étranger y lit mes entrailles. >

Au lieu de m'accoupler à la panique, je suis retournée à la cuisine. La bouilloire, un thé, la table, la chaise qui grince, réfléchir. Calmement. Intelligemment. J'ai pris un stylo et une feuille. J'ai scindé la feuille de haut en bas – deux colonnes – puis tiré un trait horizontal en tête du papier. Deux cases de titre. Mes mains tremblaient un peu alors les lignes ondulaient. Dans la première case de titre j'ai écrit *question*. Dans l'autre *réponse*. Puis j'ai barré *réponse* et mis *solution* à la place. Cependant, en écrivant *solution*, je brûlais des étapes. Alors j'ai barré *solution* aussi, et j'ai laissé les deux mots comme ça, biffés, en attendant de trouver mieux.

Question 1 : À quand remonte la dernière fois où j'ai ouvert mon journal ?

J'ai dû me creuser le cerveau. Après un moment c'est revenu. À la fin du mois dernier. Comme à mon habitude j'y avais glissé un bout de quelque chose qui me plaisait, ou me faisait réfléchir à la vie – une phrase recopiée, l'extrait d'un article de journal. Cette fois c'était un morceau de mandala multicolore, trouvé au parc.

Question 2 : Qui est venu chez moi ce mois-ci qui aurait pu me voler mon journal ?

Alors là, la liste était longue. Deux jeunes de chez IKEA, premièrement, qui m'avaient livré et monté le nouveau bureau. Ma sœur. Ses enfants. Ingrid qui m'avait laissé son chien pendant

dix jours ; elle partait en Provence avec son nouvel ami. Du coup le chien, Ingrid et le nouvel ami s'étaient tenus dans mon salon. Deux fois le facteur (mais pas le même) pour un recommandé. Tout ça, c'étaient les gens qui avaient été chez moi en ma présence. Sous *Question 2* j'ai écrit, puis souligné pour m'y atteler plus tard : et pendant mon absence ?

Question 3 : À qui s'adresser pour vol de journal ?

Tout de suite, j'ai ajouté un astérisque à *journal*. En bas de la feuille, j'ai noté en petit :

** autre nom pour journal — cahier ; carnet ; livre à pensées ; journal intime ; journal de peines ; cahier thérapeutique.*

Je ne voulais pas que les gens à qui j'allais m'adresser pensent qu'il s'agisse d'un bête mensuel. En fonction de la personne, j'allais devoir adapter mon vocabulaire. Mais à qui parler. J'ai pensé à la police, aux objets trouvés, aux voisins. La police, finalement, ne m'inspirait pas confiance. J'ai écrit *une voyante* à la place. J'ai posé le stylo. Je me suis dit que ce n'était pas mal pour un début. En tous cas, la panique avait disparu. Et le tremblement de mes mains. Du coup le résultat sur la feuille était presque ergonomique. On ne remarquait plus les lignes qui ondulaient. Je me suis levée pour bouger mes jambes – le stress m'avait tendue de partout. J'ai bu le thé, de grosses gorgées, debout. J'ai regardé la feuille. Ce n'était pas terminé. J'ai repris le stylo et dans l'espace blanc en bas, j'ai apposé :

Question 4 : Pourquoi m'arrive-t-il la même chose que le personnage du livre que je suis en train de lire ? >

Je ne m'appelle pas Irma.

Je ne suis pas extralucide.

Mais je peux vous aider à retrouver ce que vous croyiez perdu pour toujours.

Ensuite il y a mon numéro de téléphone. Le tout sur un fond vert sapin. Pas de boule de cristal, pas de ciel étoilé.

Ma clientèle est variée et souvent agréable. Pas de femme hystérique, pas de mari jaloux, pas d'opportuniste arriviste. On ne me demande jamais les numéros pour le loto, ni le temps qu'il fera dans six mois. Je dois simplement retrouver ce qui est perdu.

Sans parler de magie ou de superpouvoir, je dois avouer que je suis plutôt douée. Parlons d'intuition. Et surtout, j'aime mon métier. Chaque objet est une histoire. Un réceptacle à souvenirs.

Je rencontre toujours mes clients en chair et en os. Ils me racontent leur vie, on se sourit. Parfois ils pleurent en évoquant leurs familles, amis ou amants, liés à l'objet si précieux. Ils commencent toujours en hésitant, les yeux rivés sur la moquette. Puis ils se détendent, leur regard trouve le mien.

J'ai vu beaucoup de gens, j'ai cherché et trouvé autant de trésors. Des bijoux, toujours des cadeaux ou des héritages. Des montres, parfois hors d'usage. Des lunettes, des portables, un stylo-plume Montblanc, un chien. Un verre de contact. La dernière pièce d'une poupée russe. Un archet, quelques alliances, un vase, un livre de contes, des lettres d'amour. Des doudous. Un dossier médical, une ébauche de roman, des clés et des trousseaux. Des objets aimés.

Aujourd'hui j'ai rendez-vous avec une jeune femme. Elle a lu mon annonce, m'a immédiatement appelée. Elle habite à quelques rues, c'est donc le ciel qui m'envoie, paraît-il. Je ne sais pas ce qu'elle a perdu. Je ne le sais jamais avant de rencontrer mes clients.

Comme tant d'autres avant elle, elle sonne et attend sur le perron. J'avais fait poser une pancarte « Frappez avant d'entrer », mais ma clientèle était souvent trop intimidée pour pénétrer d'elle-même et j'ai fini par retirer l'écriteau.

J'invite ma cliente à s'asseoir, lui propose un thé ou un café. Outre l'aspect plus convivial que cela confère à notre entretien, la réponse me donne une indication sur l'état émotionnel dans lequel se trouve mon invité. « Un thé. Ou au fait non, je prendrais bien un café. » Elle accepte également le lait et le sucre, preuve que ce n'est pas une habituée du breuvage amère. Je la laisse boire quelques gorgées, dis un mot sur le fait qu'il n'y a plus de saison, et entre dans le vif du sujet. Je commence toujours par la même phrase : « Racontez-moi ce qui vous amène ici. » Elle ne regarde pas la moquette, mais le fond de sa tasse. Elle commence à parler. Il est question d'un journal. « Pas un bête mensuel, n'allez pas croire, non, mais plutôt un journal intime. Un cahier, plutôt. Oui,

c'est cela, un cahier. Mais pas un cahier pour écrire, enfin si, bien sûr, c'est pour écrire, c'est un cahier, enfin, un journal. »

Je comprends rapidement que c'est surtout une collection de débuts de réflexions. Des phrases, des articles, des images. De fabuleuses découvertes et des petits riens. Sa voix s'affirme de plus en plus. Elle est persuadée d'être victime d'un vol et s'en trouve indignée. Elle a soigneusement listé les individus suspects. Je suis surprise : je suis là pour aider à retrouver ce qui a été perdu, non pas volé. On parle bien de disparition, mais la différence est de taille et je ne compte pas me lancer sur les traces de quelconques malfrats, fussent-ils voleurs de journaux intimes. Mais cette jeune femme a choisi de s'adresser à moi plutôt qu'à la police, et il doit y avoir de bonnes raisons à cela. Des raisons qu'elle-même ignore peut-être encore. Je demande à voir sa liste. Elle me la tend, malgré une légère retenue. C'est une succession de questions. Quand a-t-elle ouvert son journal pour la dernière fois, qui pourrait l'avoir volé, à qui doit-elle s'adresser. Je souris en découvrant que le mot « police » a été barré pour être remplacé par « voyante ».

La quatrième question, restée sans réponse, m'interpelle. La jeune femme se demande pourquoi il lui arrive exactement la même chose qu'au personnage du livre qu'elle lit en ce moment. Je demande quel est l'ouvrage en question et elle rougit. L'a-t-elle seulement terminé ? Elle secoue la tête. Je lui propose de commencer par le finir, puis de revenir me voir. Je lui promets de réfléchir sérieusement à son cas et sais déjà que je vais m'empresse de me procurer le fameux livre. Je demande encore à photocopier la liste avant de la lui rendre, lui serre la main et la raccompagne. Elle semble déroutée. J'espère qu'elle ignore que je le suis tout autant. >

La tentation de Saint-Antoine

Lorsque nous perdions quelque chose dans la famille, ma mère avait pour habitude de suspendre dans le hall d'entrée une paire de ciseaux sous un cierge et de prier Saint-Antoine. Si l'on retrouvait un malheureux trousseau de clés six mois plus tard, entre les deux tiroirs d'une commode, naturellement, sa gratitude allait à Saint-Antoine. J'ai été tentée plusieurs fois de lui dire qu'après

six mois, ce n'était plus le fait de la prière, mais simplement celui du hasard. Peut-être m'aurait-elle répondu que là n'était pas le problème, que la prière n'avait pas de date de péremption. D'ailleurs, pourquoi vouloir presser un saint qui avait certainement assez à faire avec ses pauvres, ses marins, ses prisonniers, ses affamés ? Un délai de six mois, quoi qu'on en dise, c'est bien raisonnable pour quelqu'un de si demandé. Elle aurait sans doute ajouté que, comparé au temps de réponse de certaines institutions auxquelles on fait parvenir des demandes de renouvellements de papiers d'identité, six mois, pour Saint-Antoine, ce n'est pas bien long.

Invoquer Saint-Antoine de nos jours, c'est parier sur l'analogique, faire confiance à des méthodes ancestrales, qui n'ont, dirait ma mère, pas pris une ride. Mais maintenant que la technologie régit nos vies, et supprime nos égarements, nos oublis par des alarmes, par la localisation GPS, et par les puces électroniques, peut-être que ce saint patron verra son activité réduite. Parce que l'humanité aura épuisé les possibilités de perte. Tout comme il n'aura plus à veiller sur les naufragés une fois les mers béantes percées comme des outres et vidées de leurs poissons, sans pêcheurs pour les parcourir. Pas impossible, même, qu'il se voie mettre au chômage technique, comme les travailleurs du nouveau siècle. Et il deviendra alors aussi amer que nous. Une amertume que ma mère n'a jamais pu voir, n'a jamais comprise. Et tant mieux pour elle, peut-être.

Je pense que ma mère vous dirait que nous avons perdu, avec le sens des réalités, la patience. Si retrouver un trousseau de clés prend six mois, c'est qu'il n'aurait pas été possible de le retrouver simplement en l'espace d'un jour ou deux. Ma mère était comme ça, toujours sur le fil entre la leçon de morale et une philosophie de la vie qui lui était propre, une philosophie un peu cabossée, éprouvée par les années, qu'elle déployait sur ses proches comme une couverture bienfaisante et à laquelle, malgré moi, et à défaut d'autre radeau, j'ai fini par m'attacher.

Ma mère avait ce petit cadre avec un portrait de Saint-Antoine, cloué au mur, surplombant sa table de nuit. Je l'ai souvent observé quand j'étais enfant. On voit, rien qu'à son allure,

que c'est un homme de confiance. Il tient l'enfant Jésus dans le creux de son bras droit, un lys blanc piqué sous l'autre pli du coude, une tonsure de moine très soignée, une auréole de saint et une bure déteinte bleue. Chic type.

J'essuie du pouce la poussière du verre derrière lequel Saint-Antoine a l'air de me narguer. Son regard esquive le mien, dirigé sur l'enfant entre ses bras. Il n'a certainement pas l'air de vouloir répondre à la moindre de mes requêtes. Ressurgit le souvenir d'un triptyque plus ancien qui côtoyait d'autres reproductions d'images sacrées des églises de Rome dans un livre ramené, je crois, de nos vacances en famille dans la capitale italienne. Je me souviens que le saint brandissait dans une de ses mains un cœur enflammé, des hommes minuscules à ses pieds, comme des fourmis qu'il pourrait écraser. J'entends encore maman dire de sa voix légèrement chevrotante que c'était bien le même Antoine. Celui-ci m'avait laissé une forte impression. Pas vraiment celle d'un homme débordant de miséricorde et d'amour, mais plutôt d'une créature impérieuse et puissante.

J'aurais bien demandé à ma mère ce qu'elle en pensait, au fond, de ce saint. Je me suis toujours bien moquée de ses gestes rituels, mais maintenant je m'accroche à tous ces petits lambeaux de vie, ce qu'elle a bien pu vouloir lui demander, ce que le saint lui a permis de retrouver. Même les plus petites babioles. Et, à travers les objets perdus de ma mère, j'essaierai de remonter le courant du temps pour la retrouver. >

Im Lauf der Zeit

Es stimmt, in dieser Zeit kann man nichts mehr verlieren. Jedenfalls ich nicht. Ich habe gar keine Zeit mehr, um etwas zu verlieren. Ich habe keine Zeit zu verlieren. Ich verliere mich in der Zeit, die mir bleibt. Sankt Antonius würde mich mitleidig anschauen, aber ich würde ihn auch mitleidig anschauen. Einer, der zu den Fischen predigt, der eine Lilie in der Hand hält, er würde per Fürsorgerische Unterbringung weggesperrt.

Was ich mich frage: Warum sind alle Heiligen schon so lange tot? Kann es nicht heute Heilige geben, die einem helfen, Schlüssel zu finden oder gesund zu werden oder im Meer nicht

zu ertrinken? Vielleicht würde man heute heilig durch genug Reviews: «Ich verlor meine Brille, und nachdem ich Antonius um Hilfe bat, fand ich sie eine Woche später wieder. 4 Sterne!», «Mein Mann und ich sind rundum zufrieden mit Barbara. Wir riefen sie an, als uns im Gotthard das Benzin ausging, und prompt kam ein TCS-Fahrzeug zu Hilfe. Wir geben 5 Sterne.» Heilig, weil einem andere gute Taten zuschreiben.

Jetzt geht es nicht mehr darum. Es geht darum: Wo sind wir? Wo wir gestern waren, zählt nicht mehr; wir müssen uns ständig neu finden. Syrien und Irak zum Beispiel bilden ein Gebiet, in dem anscheinend der Garten Eden mal angesiedelt war. Hat das heute noch eine Bedeutung? Ist Syrien deswegen heiliges Land, da, wo jetzt Fassbomben und Chlorgas vom Himmel fallen? Wo sind wir, ohne Eden, ohne Bomben? Jeden Tag bin ich so vertieft in meine Suche, dass ich ganz vergesse zu finden. Mein Onkel, ein pensionierter Chemielaborant, erzählte mir an einem Familienfest, dass sie bei Experimenten jeweils am Rand die grössten Entdeckungen machten, dort, wo nichts geplant und kontrolliert war. Vielleicht fände ich etwas, wenn ich zum Rand schauen würde. So wie am Flussufer Äste und Plastiksäcke hängen bleiben, bleiben vielleicht im Fluss der Zeit auch Dinge am Ufer hängen, die die Zeit zurückzudrehen scheinen. Weil sie gar nie weiterkamen. Ich bin mir unschlüssig, ob ich lieber am Ufer hängen bleiben möchte oder mit der Zeit gehen. Ich treibe, gehe mit, werde älter und bin froh, nicht mehr 20 zu sein.

Du möchtest die Zeit zurückdrehen, um zu deiner Mutter zu gelangen. Ist sie auf dem Weg hierher steckengeblieben, geduldig darauf wartend, gefunden zu werden? Vielleicht steckt sie zwischen zwei Schubladen wie die Schlüssel. Zwischen zwei Vorurteilen, in die sie nicht hineinpasst. Was, wenn sie all die Gebete nur sprach, um dir die Sicherheit zu vermitteln? Vielleicht suchst du gar nicht deine Mutter, sondern Sicherheit. Die Sicherheit einer Tochter, die eine Mutter hat, welche sich kümmert. Sicherheit ist, wenn sich jemand kümmert. Wenn jemand über einen wacht.

Das erinnert mich an mein Erlebnis in einer Novembernacht vor über zehn Jahren. Ich lief durch die Länggasse, versunken in mich selbst, als mir ein grossgewachsener Mann entgegenkam.

Etwa zehn Meter vor mir riss er plötzlich die Augen auf, starrte auf einen Punkt direkt hinter mir und rannte panisch davon. Aha, dachte ich, das ist sicher ein Dealer, und jetzt kommt die Polizei. Doch als ich mich umdrehte: NIEMAND! Im selben Moment, in dem ich realisierte, dass da niemand war, realisierte ich, dass da jemand war.

Jemand wacht über mir, irgendein Heiliger mit Elternfunktion, während ich durchs Leben stolpere wie ein Kind, das zu laufen beginnt. Ich ziehe mich überall hoch, klettere hinauf und weiss nicht mehr, wie wieder runter. Und so verliere ich, was mich zurückhielt, verliere Ballast und Wegbeschreibungen, verliere jegliches Zeitgefühl und messe mich im Lauf der Zeit. >

Also ein wenig geniere ich mich schon, meine Mutter als Heilige zu verkaufen, aber Elternfunktion hat sie ohne Zweifel, meine Schlüssel findet sie immer wieder und über mich wachen tut sie mehr, als mir lieb ist. Das sollte den Heiligkeitskriterien doch eigentlich genügen, würde ich meinen, jemand Besseren habe ich jedenfalls nicht zu bieten, und schön wäre es schon, weil wenn dann mein Buch ganz viel Furore gemacht hat und ich bei der Schweizer Illustrierten in der Badewanne liege, dann könnte ich sagen, «hey, mein Mami ist mein Engel», und die Schweiz wäre entzückt. Allerdings weiss ich nicht, ob es sie überhaupt noch gibt, die Badewanne der Schweizer Illustrierten, oder ob auch sie mit all den Plastiksäcken und Ästen schon längst am Zeitflussufer hängen geblieben ist, rostet, nicht vom Fleck kommt und höchstens noch ein wenig in der Strömung hin- und herschaukelt, was mich insgesamt stark an mich selbst erinnert. Und dort finden wir uns. Ich habe auch keine Zeit mehr, obwohl ich meinen Grossvater selig selig lächeln sehe, wenn ich das sage. Ich habe mich so sehr in meine Gleichförmigkeit ergeben, dass ich nicht mehr merke, wie die Zeit vergeht. Sonderlich unangenehm ist er nicht, der Stillstand. Man schläft viel, sonnt sich und merkt kaum, wie alles vorbeitreibt, und nur ab und zu kommt mir in den Sinn, dass ich nicht mehr 20 bin und Potenzial nicht mehr das Zauberwort ist, das es mal war. Dann Sorge ich mich vielleicht ein wenig und denk an all die Dinge, die ich habe vorbeiziehen lassen, weil ich sicher

war, dass sie immer wiederkehren würden, aber das geht auch bald vorbei, und dösen ist so angenehm. Wieso sich Gedanken machen? Es wacht über mich ein Elternteil mit Heiligenfunktion, während ich durchs Leben stolpere wie ein Kind, das zu laufen verlernt hat. Wo ich hinaufgeklettert bin, komme ich nicht mehr weiter hoch, und wieder runter will ich nicht. Und so verliere ich halt, was ich hatte, verliere Weg und Ziel und jegliches Mass und nur noch leise höre ich im Hintergrund das letzte Zucken des Refrains:

*es ist alles gescheitert und scheidert
weiter jeden tag aufs neue
die alte leier dreht nicht mal
ihr altes falsches lied*

Aber so schlimm ist das auch nicht. Oder? >

Schlimm? Nein, schön ist das. Dieses alte, falsche Lied – weißt Du, welches ich meine? Ein Banjo. Eine Stimme, die man aus dem Schlaf kennt. Mit der man über lange Highways und durch manche Träume gereist ist. Dieses alte Lied, bei dem man das Tonband noch leiern hörte, bis die Kassette irgendwann, so oft haben wir es zurückgespult, vom Autoradio gefressen worden ist und nur den Refrain im Kopf zurückgelassen hat. Wie dieser Satz auf ihrem Anrufbeantworter, auf den ich so oft gesprochen hab, obwohl ich wusste, dass sie noch bei der Arbeit war, und noch öfters nicht gesprochen, nur ihre Stimme hören wollt. Damals kannte ich ihre Telefonnummer natürlich auswendig – jetzt weiss ich nur noch, die 4 auf meinem Telefon war kaum mehr lesbar. Wie ging es schon wieder, dieses Lied? Sogar der Refrain ist nun verschwunden – damals hat er mich fröhlich gemacht, jetzt nur noch traurig. Wir haben immer geraucht dazu. Und wie der Rauch zum Lied getanzt hat, ihrer Hand hinterher, die ihr beim Sprechen geholfen hat. Die ganze Nacht durch, bis die Batterie schwach wurde, und jetzt nur noch die Erinnerung an das Morgenrot, leicht verschwommen im Abgas, weil die Karre laufen musste, damit das Autoradio spielte. Und wie die Müdigkeit immer erst mit dem Tag kam. Und jetzt nur noch die Erinnerung, dass es dieses Lied gab, von dem allmählich sogar die Melodie

mir entschwindet. Sing es doch einmal für mich. Es kann auch ein anderes sein. Ein kitschiges, wenn Du willst. Was Du willst. Die Nacht ist drum wieder so still. Irgendwas. Bitte. >

Zehn Dinge, die gegen die Einsamkeit der Nacht, nun, äh, «helfen».

1. Aufstehen, in die Küche gehen. Kühlschrank auf. Starren. Kühlschrank zu. Wiederhole unbestimmte Male.
2. Hirnloses Facebuckeln.
3. Im Sommer: Glühwürmchen fangen. Sind mindestens sechs beieinander, grosse Pläne zur Dressur schmieden, Flohziirkus 2.0 mit Lichteffekten. Wie kann es sein, dass noch nie jemand diese Idee hatte? Ich werde reich werden! Berühmt! Diagramme zur Choreografie der geplanten Show zeichnen. Sich Musikeffekte überlegen. Humoreinlagen. Haben Glühwürmchen Humor? Egal, sinnlose Idee, das.
4. Dem Grosi einen Brief schreiben. Mit Papier und Stift, wie früher. Bald wird sie tot sein. Und ich auch. Alles muss sterben. Alles. Wenn nur meine Kinder nicht vor mir sterben. Warum nur muss alles sterben? AAARGH.
5. Sollte ich mich eigentlich schon mal um Altersvorsorge kümmern? Zweite Säule? Dritte Säule? Säue, diese Säuli! AAARGH!
6. Ein steifer Grog. Nicht Greg, ihr Schmutzfinken, Grog: heisses Wasser, zwei Würfelzucker rein, Rum drüber. Ärch, kein Rum da. Vielleicht gehts auch mit Vodka. Doch, geht.
7. Sich sinnlos verkleiden und nach so zehn Jahren wieder mal Chatroulette. Schon wieder einer mit seinem Schnäbi in der Hand! Gott, sind das alles Freaks in der Welt. Zum Glück bin ich nicht so.
8. Sich in eine Verschwörungstheorie einlesen. Zionistische Weltverschwörung! Chemtrails! Ausserirdische Echsen regieren die Welt! Hours of fun. Und überhaupt führen Marilyn und Elvis zusammen in Nevada eine Tankstelle. Ausserdem: Die besten Argumente dazu zusammentragen, weshalb die Erde wirklich eine Scheibe ist.
9. Barbiturate. Nee, lieber doch nicht.
10. Alternative: Proust lesen: 3 Seiten, shuteye. Uff. >

Kvaløya

Ganz bestimmt haben die Norweger die Einsamkeit erfunden, aber wenn du Mitte Juli auf dem Storsteinen stehst, dem Berg über Tromsø, und mit Hunderten anderen die Mitternachtssonne bewunderst, dann denkst du weder an Einsamkeit noch an Schlafstörungen, auch nicht an Proust, vielleicht denkst du an Fosse oder an Hauge, Jan denkt sicher an Petterson, stimmt, sagt Jan, ist schon in Ordnung, und nein, die Karl-Ove-Debatte führt ihr hier nicht fort, dafür ist das sommerliche Leuchten zu eindringlich, zu unfassbar, es macht fröhlich, so fröhlich, vielleicht liegt es wirklich am Licht, dass ihr so fröhlich, so überaus fröhlich seid, oder ist es der Fakt, dass Tromsø die höchste Beizendichte Norwegens aufweist, Jan, ich liebe dich, sagt Jan, und du musst lachen, stell dir die Winterdunkelheit auf Kvaløya vor, sagst du, dorthin wollt ihr in den nächsten Tagen, auf die Insel, die Helle verspricht nicht nur Gutes, sagst du, dem Schrecklichen folgt in der Regel das Grauenhafte, du Hungerblümchen, antwortet Jan, und er hält dir einen Vortrag über Fløya, den Berg der Pflanzen, zu dem auch der Storsteinen gehöre, und hier gedeihe das seltene Hungerblümchen, es ist halb eins und Jan läuft zur Höchstform auf, träumst du auch floral, fragst du, denn deine Träume bevölkern Tiere, frag mich was anderes, sagt Jan, hier sind alle Träume überbelichtet, Hungerblümchen, aber als ihr wirklich ein wenig Hunger habt, vier Tage später, auf einem Fjell auf Kvaløya, ihr seht nicht mehr die eigene Hand vor den Augen, so dicht ist der Nebel, so wird selbst Jan schweigsam, hier oben gebe es keine Fjellbirken mehr, nur noch ein paar Weiden und Flechten für die Rentiere, das hat er auf dem Aufstieg referiert, in hellen Sommernächten, in hellen Sommernächten, bevor der Nebel sich lichtet, nehmt ihr Stösse von Musik wahr, dann begegnet ihr Wanderern, wie unbeholfen sie über die Zwergstrauchheide stolpern, sagt Jan, du hast schon wieder den bösen Blick, sagst du, bitte sei etwas nachsichtiger, etwas milder mal zur Abwechslung, und das Hungerblümchen habe Hunger, es gibt ein Essen, aus Rucksäcken, alles verschwimmt, ob Früh- oder Spätstück, ob Mittag- oder Mitternachtsessen, Tage- oder Nächtebücher, es spielt keine Rolle, hierzubleiben, hierzubleiben, zu übersommern, zu überwintern, haben wir Empfang, fragt Jan. >

Unrub

Ich glaube, Jan und ich sind in der Hoffnung auf grosse Fische nach Kvaløya gekommen. Wir beide warteten auf einen Walfisch. Warteten auf jene Flosse, die sich aus dem Wasser hebt, in schwerfälliger Eleganz, Waleleganz. Wir sahen uns die Fische an, die Toten in der Vitrine des Fischladens. Sie waren wie Trostpreise, die jemand absichtlich vergessen hatte. Hin und wieder kauften wir einen von ihnen und brieten ihn an, streuten Salz über die toten Schuppen.

Da es auf Kvaløya Juli war und die Tage nur aus Tag bestanden, wurde ich bald unruhig. Es fehlte die Nacht, in der die aufgewirbelten Gedanken des Tages sich hätten setzen können. Die Schwärze fehlte, der beinahe physische Eindruck einer Dunkelheit, die sich über den Tag senkt. Auch Jan wurde unruhig. Wären wir in der Stadt gewesen, wir hätten die Unruhe wohl kaum bemerkt. Aber auf dieser Insel fiel sie auf, wenn Jan dem Fisch auf meinem Teller einen Namen gab oder sagte, das Wasser schmecke nach Kobalt.

Jan notierte Heimlichkeiten in sein gelbes Buch. Ich fragte ihn, was es sei, das er da aufschreibe. Er zuckte mit den Schultern. Notizen, sagte er. Denkst du auch, fragte ich, dass wir uns den Wal zu fest wünschen? Der kommt doch am wenigsten dann, wenn wir ihn erwarten. Jans Stimme war fast etwas abschätzig, als er sagte, dass dem Wal unser Wünschen wohl wurst sei.

Ich versuchte den Walwunsch dennoch zu vergessen und ging runter zum Strand. Dort sass ich dann eine helle Nacht lang und fragte mich, was es war, was Jan in das gelbe Buch geschrieben hatte. Ob ich darin vorkam. Gegen Morgen kam Jan vorbei und sagte, er wolle ins Fjell, sehen, ob er was Krautartiges finde. Er küsste mich auf den Kopf und ich sagte Ja. Er liess den Eindruck eines Abschieds zurück in meinem Haar. >

Im gelben Notizbuch lesen wir:

Der Norden wird überschätzt. Ich überschätze ihn.

Langeweile wird überschätzt. Sie schätzt sie.

Wale werden überschätzt, echte Fische tauchen öfter auf.

*Das gelbe Notizbuch ist nicht golden.
Das gelbe Notizbuch ist ein Heft.
In geschenkte Hefte kann man nichts schreiben.
Ich kann nichts schreiben, wenn die Walbeobachterin mir über
die Schulter schaut.
Ich kann nichts schreiben, wenn sie mir über die Schulter schauen
möchte.*

*Die Felder, die Ebene, Grasstoppeln, Fjell: Was sie da wollte,
da draussen im Nichts, das hat sie sich selbst zuzuschreiben,
ich schreibe nichts dazu.*

*Jetzt also mal wieder runter. Richtung Tromsø. Von da aus
von mir aus raus aus der Helligkeit. Hell-dunkel wäre ne Ab-
wechslung.*

*Tromsø ist ein Hochbett.
Wenn wieder Netz ist: «Spieltheorie» suchen.*

*Das gelbe Notizbuch darf niemals liegenbleiben.
Das gelbe Notizbuch darf niemals gelesen werden.
Das gelbe Notizbuch werfe ich am besten aus dem Zugfenster*

lesen wir.

Ist das von wem, ist das von euch?

Was ist das?

Ein Notizbuch, siehst du doch.

Gib mal her, gib mal rüber.

Nein, ich erst.

Und Laura nimmt Simone das Heft aus der Hand, Jonas ist schnell, ist nicht schnell genug, Kai ist jetzt aufgestanden, er hat eine gute Stimme, er könnte vorlesen, von hinten greift Mira über den Zugsitz, nicht zerren, schreit Laura, dann lass halt los, sagt Mira, lies vor, sagt Marc, Mira sagt, lass mich erst mal sehen, sie sieht erst mal, sagt dann, Kai hat eine gute Stimme, Kai stolpert über die Handschrift, Jonas ist schnell, unterbricht früh, gib mal Sarah, die kann so was.